

Vosges matin

Samedi 1^{er} octobre 2022 | ÉPINAL - LA PLAINE

1,20 €

RÉGION LORRAINE

EN BREF

EPINAL

Sortez vos mouchoirs ! Les Larmes du rire sont de retour

La 39^e édition du festival de théâtre burlesque Les Larmes du Rire (LDR, pour les intimes) a officiellement été lancée ce jeudi soir au centre des congrès d'Épinal où l'on n'a pas fini de rire jusqu'au 11 octobre prochain. Parrainée par Jean-Jacques Vanier, un fidèle du festival qui sera lui-même sur scène le lundi 3 octobre pour y exprimer des « colères », cet événement artistiquement protéiforme est parti sur les chapeaux de roues. Dans l'esprit des Larmes du rire. Tout a commencé au bar du festival avec La Camelote extraordinaire des frangins Lindecker, une brocante de chanson française décalée à souhait. De quoi mettre en bouche les festivaliers avant la grande scène offerte au clownesque « El Spetacolo » du duo Elastic & Francesca. Juste jubilatoire.



Elastic & Francesca ont ouvert le festival des Larmes du rire édition 2022 sur la grande scène avec "El Spetacolo" ce vendredi soir. Photo VM/Lea DIDIER

RÉGION LORRAINE

ÉPINAL

**Festival de théâtre burlesque : des coups de « Colères »
qui se transforment en grands éclats de rire avec Jean-Jacques Vanier**



Le spectacle de Jean-Jacques Vanier s'est déroulé sur la scène du palais des congrès d'Épinal ce lundi soir 3 octobre. Photo VM/Philippe BRIQUELEUR

Parrain de l'édition 2022 du Festival Les Larmes du Rire, Jean-Jacques Vanier n'en est pas moins un grand comique où affleure la patte des plus talentueux, de Devos à Desproges en passant par François Morel. Ce fidèle du festival l'a une nouvelle fois prouvé sur scène ce lundi 3 octobre en reprenant le mythique texte, chef-d'œuvre de l'autodérision (prix Raymond Devos 2009) de son copain d'écriture François Rolin « Colères ». Il y chausse à merveille, en clown lunaire révolté à la candeur exaltée, les souliers de Jacques Martineau, un affreux râleur à la mauvaise foi irascible. Un one man show irrésistible qui brocarde avec jubilation l'humain, mais aussi les cueilleurs de champignons, les femmes, les enfants... dans un grand numéro délirant bourré d'émotion. Un exercice de style virtuose pour prendre une bonne dose de recul sur ce monde qui nous rend fou.

ÉPINAL

Jean-Jacques Vanier : « L'humour évolue avec l'époque »

Humoriste tendre, cultivant l'art de l'absurde tout en poésie, Jean-Jacques Vanier, qui se produisait ce lundi avec « Colères », d'après un texte de François Rolin, est aussi le parrain de l'édition 2022 du festival Les Larmes du rire. Un geste qui consacre plus de vingt ans d'amitié avec ce rendez-vous du rire.

Jean-Jacques Vanier, vous parrainez l'édition 2022 des Larmes du rire...

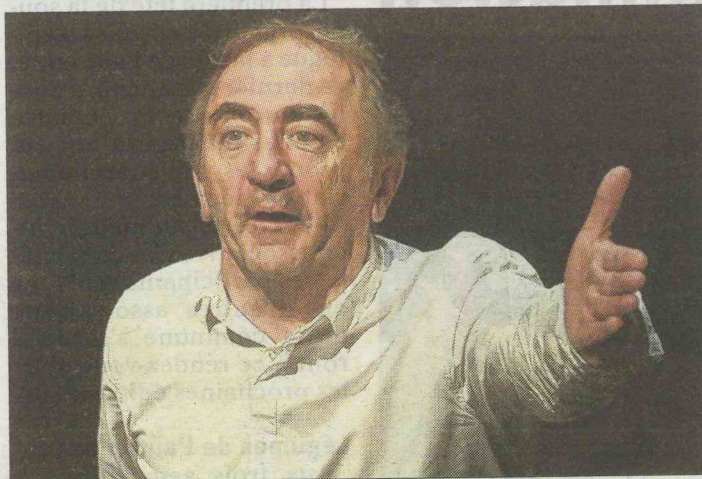
« On me l'a demandé. Je viens y jouer depuis 25 ans et à chaque fois je viens présenter mon nouveau spectacle. J'ai donc accepté en toute humilité. C'est de l'ordre de la fidélité professionnelle et de l'amitié, tant avec la directrice du festival que le public. Si je suis un bon parrain, ça c'est autre chose (rires). »

Ce genre de festival est essentiel à l'artiste ?

« Je fais un travail de fourmi et pas d'éléphant. J'ai besoin de liens étroits professionnels qui perdurent pour me sentir bien. Je ne joue pas dans des salles de 5 000 places. Je n'écris pas pour les Zénith, mais pour des petites salles restreintes. Je me sens heureux dans des petits théâtres à l'italienne... »

Vous reprenez le texte de votre ami coauteur François Rolin, pourquoi ?

« Il y a 25 ans, quand on a écrit ensemble « L'Envol du pingouin », on s'est promis d'échanger nos spectacles. Pour le moment, nous avons fait la moitié du chemin (rires). Au début, j'étais totalement impressionné car il résonnait de la patte de François. C'est dur de s'en dégager. Au fil du temps, je suis entré dans le costume de ce Jacques Martineau, sorte de râleur professionnel. Et je prends un grand plaisir sur scène. J'y ai apporté ma manière personnelle de faire rire. C'était aussi une façon de jouer sans passer par le



Jean-Jacques Vanier a accepté d'être le parrain 2022 du festival des Larmes du rire auquel il participe depuis plus de vingt ans. Photo VM/Sabine LESUR

gouffre de l'écriture. J'ai sauté mon tour, mais je vais bientôt m'y remettre. »

Êtes-vous en colère aussi ?

« Oui, mais maîtrisé. Ce Martineau qui va jusqu'à la folie est un homme à soigner. Je n'ai pas sa paranoïa. C'est ce qui fait sa drôlerie. »

Vous jouez un autre texte phare « La contrebasse » de Süskind... en solo !

« C'est une idée de Gil Galliot qui a mis en scène « Colères ». Si on m'engage au théâtre j'y vais. Mais en attendant, je continue mon parcours de seul en scène. Pourtant, les aventures collectives me ravissent. Elles m'entraînent ailleurs. »

D'autres projets ?

« En 2024, je remonterai sur scène dans une pièce de Jean-Philippe Daguerre (« Adieu Monsieur Haffmann » et « Le Petit coiffeur »). »

Vous êtes héritier de quels comiques ?

« Je me suis trouvé seul sans être héritier de personne, en étant influencé à droite et à gauche. Celui qui m'a le plus marqué reste Fernand Raynaud. »

Pensez-vous que l'humour est aujourd'hui malmené ?

« L'humour est sans fin comme l'existence des comiques sur scène. Il évolue avec l'époque et ce que l'on s'autorise ou pas. Lorsque j'écris, je ne me mets pas de barrières. Mais j'ai besoin d'être à l'aise avec ce que j'écris pour ne pas choquer. J'essaye de faire rire de nos petits malheurs. »

Vous avez été longtemps chroniqueur radio sur France Inter...

« J'adorais la radio, c'est une écriture différente qui se pratique dans l'urgence. Tout est bon à prendre, il suffit juste d'attendre le déclencheur. À la télé, nous sommes envahis d'images. Le spectateur est moins passif. »

Et qu'est ce qui vous fait rire aujourd'hui et vous inspire ?

« Toujours la même chose, la déconnade avec les copains. J'ai besoin d'être en confiance pour ça. Je ne m'interdis rien si les choses m'inspirent. L'écriture est une nécessité, même si j'écris moins qu'avant... en attendant l'échéance du prochain spectacle que je signerai. »

Propos recueillis par Sabine LESUR

ÉPINAL

Une soirée totalement « givrée » avec Philippe Lelièvre



Philippe Lelièvre sur scène ce vendredi soir dans le cadre du festival Les larmes du rire au centre des congrès. Photo VM/Eric THIEBAUT

Grand spécialiste de l'improvisation, sorte de caméléon qui passe d'un personnage à l'autre avec une aisance déconcertante, le comédien Philippe Lelièvre a fait un retour (dernière venue en 2005) désopilant au festival Les larmes du rire ce vendredi 7 octobre avec son spectacle « Plus que givré ! ». Cet homme-orchestre qui saute d'un rôle à l'autre avec une énergie incroyable a plongé le public le temps d'une soirée dans les méandres de l'Actors studio en incarnant à lui seul les dix personnages d'un mauvais vaudeville en création. Une performante bluffante pour celui qui incarne Barth dans la série « La stagiaire » (France 3) et a été coach à la Star Ac. Et un one-man show hilarant et incroyable qui a fait chaud au cœur du public venu en masse.

VOSGES

Bruno Gaccio : "L'ultime liberté, c'est de choisir le moment où tu vas éteindre la lumière !"

Bruno Gaccio, notamment connu pour avoir été l'un des auteurs des Guignols de l'info sur Canal +, a coécrit une pièce, présentée au festival des Larmes du rire, où la maladie et le choix de fin de vie sont traités avec sérieux et humour à la fois.

Bruno, qu'est-ce qui vous fait rire aux larmes ?

« Le malheur des gens (il rit). C'est atroce hein ! Mais le malheur, ça fait rire. Bon, il ne faut pas le subir, évidemment, mais l'être humain est méchant au fond. Quelqu'un qui glisse sur une peau de banane, la première chose qu'on fait, c'est se marrer non ? Moi, je vois l'ironie partout. C'est problématique chez moi ! Selon les gens avec qui je parle, il faut que je fasse attention à mes limites, mais j'en ai très, très, très peu finalement. »

Sous couvert de l'humour, peut-on, encore aujourd'hui, rire de tout ?

« Pour moi, il n'y a pas de domaine sacré. Évidemment, on peut rire de tout. Tout le monde continue à rire de tout. Je fréquente des gens qui peuvent rire très facilement de la guerre en Ukraine, qui rient de la maladie, qui rient de la

mort. »

Philippe Bouvard, que vous connaissez pour avoir fait partie des jeunes qu'il a lancés, dit qu'il voudrait mourir de rire mais qu'il n'y a plus assez de comiques. Vous trouvez que la nouvelle génération s'épuise ?

« Attention, il faut se méfier de Bouvard, il dit souvent des trucs pour faire des bons mots ! Il y a quelques jeunes qui me font marrer mais ils font surtout rire de moins en moins longtemps. Ils s'épuisent de plus en plus vite avec les réseaux sociaux. Fernand Reynaud a tourné avec quatre ou cinq spectacles, c'était suffisant pour une carrière. Coluche en a écrit cinq aussi, ça durait deux ou trois ans en tournée. Aujourd'hui, ça foisonne, mais ceux qui font du stand-up doivent aller au charbon tous les jours. »

Dans votre pièce Les pâtes à l'ail (N.D.L.R. : coécrite avec Philippe Giangreco et Jean-Carol Larrivé, également metteur en scène), vous parlez d'amitié, de maladie et de fin de vie avec sérieux et humour...

« Oui, on parle de cancer et de fin de vie et il y a un truc réjouissant, c'est que beaucoup de

gens viennent, on a tous un malade proche de nous dans notre famille ou quelqu'un qu'on connaît concerné, les gens viennent en disant j'ai vécu ça et merci de nous avoir fait marrer avec ça, parce que c'est possible d'en rire. »

Vous avez cependant du mal à gérer certaines émotions en fin de spectacle...

« Au début, quand on fait un spectacle on ne sait pas trop comment ça va se passer. On espère que les gens vont rire à tel moment, mais on ne sait pas. Et puis on s'est vite retrouvé avec une salle qui a applaudi, vraiment heureux et touchés. Ils nous envoient tellement d'amour, que moi je suis totalement dépassé, je suis incapable de gérer ça et donc je chiale ! »

Ce spectacle, c'est un peu votre histoire d'amitié à tous les deux qui êtes des amis de 60 ans, mais cette question d'être celui qui pourrait aider l'autre en fin de vie, vous vous l'êtes posée mutuellement ?

« Tout est vrai dans ce spectacle même les choses les pires qui n'ont l'air pas vraies. Mais non, ce n'est pas notre histoire puisque nous ne sommes pas malades ni l'un ni l'autre. Mais



Bruno Gaccio a coécrit Les pâtes à l'ail, pièce qui évoque la maladie et le choix de fin de vie. Photo VM/J-C.P.

cette question on se la pose et on se l'est posée. Je suis membre d'honneur de l'ADMD (Association pour le droit de mourir dans la dignité) et ce qui guide ma vie depuis toujours, c'est la liberté. L'ultime liberté c'est de choisir le moment où tu vas éteindre la lumière. Ce n'est pas obligatoire. Une liberté c'est quelque chose que tu n'imposes pas aux autres. Mais simplement que si quelqu'un le sou-

haite, c'est à lui de choisir sa façon de dire au revoir à sa famille : vous allez partir d'un côté et moi de l'autre. J'adore ce débat car il pose des problèmes moraux, des problèmes religieux, des problèmes d'éthique, c'est un peu l'occasion de faire un bilan de la société. La liberté est pour moi la chose la plus importante. »

Propos recueillis par Jean-Christophe PIGNON

Vosges matin

Jeudi 13 octobre 2022 | ÉPINAL - LA PLAINE

1,20 €

ÉPINAL

EPINAL

Une désopilante interprétation de Carmen

On connaît Carmen, la belle gitane qui se lasse de l'amour de Don José pour Escamillo, le torero. On connaît aussi ses airs célèbres qui ont fait de l'œuvre de Bizet, l'un des opéras les plus joués au monde. On connaît mois en revanche, Willimina, assistante de Karchensky, directeur d'un théâtre dans lequel la grève est annoncée par le régisseur à quelques minutes de jouer Carmen. Opéra que le vénal directeur veut monter coûte que coûte avec les moyens du bord. Willimina (Sophie Sara, également auteure), deviendra Carmen, qu'elle connaît... à peu près. Jean Dumont, chanteur de passage se trouve propulsé dans le costume de Don José (rôle joué par Mathieu Sempéré, le ténor de la troupe les Stentors), qu'il connaît... vaguement. Tandis que le régisseur accepte (moyennant finance) de devenir Escamillo. Seul le



« Carmen ou presque ! », désopilante soirée de clôture des Larmes du Rire. Photo VM/Lea DIDIER

rôle de Micaëla est assuré par la « vraie » comédienne, non gréviste, obsédée par la présence dans la salle d'un agent new-yorkais. En guise de décor, les grévistes ont laissé traîner sur scène des échelles, du ruban de balisage et des seaux et deux musiciens (trouvés dans le métro) feront office d'orchestre. Tout cela va se prêter à la mise en place de l'opéra mais dans l'à peu près, tant

dans les décors, dans le scénario, dans les costumes que dans l'interprétation des airs... Un moment hors norme proposé par d'extraordinaires et talentueux comédiens-chanteurs (ou chanteurs-comédiens ?) soutenus par un duo guitare-accordéon d'exception lors d'une désopilante soirée de clôture de la 39e édition des Larmes du rire. Mémorable.

J-C.P.